

Par e-mail : https://www.lemonde.fr/le-monde-passe-a-table/article/2022/07/10/peut-on-encore-manger-du-poulpe_6134172_6082232.html

Peut-on encore manger du poulpe ?

Léo Bourdin

Il est tentant avec ses ventouses grillées et sa chair subtile. Mais maintenant que l'on sait que le céphalopode est (presque) aussi intelligent que nous, il devient dur à avaler.

Publié le 10 juillet 2022

La bave aux lèvres, dans le petit TER qui m'emmène à la gare de Sète, je pense au festin de poulpe qui m'attend. Dans cette ville de pêcheurs héraultaise, chère à Georges Brassens et Agnès Varda, on voue un culte au « pouffre » (le nom du céphalopode en occitan) – au point de l'avoir érigé en statue sur la grande place qui fait face à la mairie. Ce midi, j'irai probablement croquer dans les boulettes au poulpe du restaurant Fritto, où Marilou Fassanaro les sert (croustillantes à souhait) à tremper dans une mayonnaise à l'encre de seiche. Demain matin, je me lèverai tôt pour aller acheter quelques-uns de ces tentacules de poulpe de roche frais (à faire griller sur la plancha avec une bonne persillade, m'a-t-on dit) que l'on vend sur les étals de la poissonnerie De Ranteau, aux Halles centrales. Plus tard, en remontant vers le Théâtre de la Mer, je ferai un stop chez Paradiso ou à La Cettoise pour faire le plein de tielles parfaitement dorées – ces fameuses tourtes locales, garnies de poulpe et d'une sauce tomate légèrement relevée. Bien installé à l'ombre du môle, en face du port de plaisance, je les sortirai enfin délicatement de leur écrin en carton ; avant de les faire glisser, comme il est de coutume ici, avec un verre de picpoul-de-pinnet bien frais, en provenance de l'étang de Thau. Alors, seulement, je prendrai un moment pour me recueillir à la mémoire de toutes les pieuvres que j'ai dévorées.

Cela peut paraître un peu étrange, formulé comme cela, mais, depuis que j'ai vu *La Sagesse de la pieuvre* (« *My Octopus Teacher* », en VO), force est de constater que je ne regarde plus les poulpes de la même manière. Dans cette série documentaire, diffusée sur Netflix et primée aux Oscars en 2021, on commence par suivre les sorties en mer de Craig Foster, réalisateur de films dans la péninsule du Cap, en Afrique du Sud. Au fil de ses excursions dans les fonds algueux, le plongeur en apnée fait la rencontre d'une jeune pieuvre, bien tapie dans sa tanière, mais intriguée par les visites répétées de cet être humain artificiellement palmé.

Au bout de quelques jours, l'animal baisse finalement la garde, sort de sa cachette et commence à nouer un premier contact. Entre les deux entités s'instaure alors un dialogue quotidien, tout à la fois poétique et troublant, fait de jeux, d'attentions et de mains (ou de ventouses) tendues l'une vers l'autre. L'espace de quelques instants, on a l'impression que le poulpe et l'homme parlent le même langage : celui des affects et des sentiments. A la vue de ces images, pris par l'émotion, je n'ai pas pu m'empêcher de voir la créature tentaculaire sous un autre angle. Une question continue de m'habiter : si l'on parvient à communiquer avec la pieuvre, et à se reconnaître dans ses comportements, peut-on la considérer comme l'une de nos semblables ?

Des remords

De fait, de nombreuses études d'éthologie (cette science qui s'intéresse aux comportements des animaux) ont mis en évidence les différentes capacités cognitives développées par les pieuvres. On a tous en tête cette expérience dans laquelle un poulpe parvient miraculeusement à dévisser le bouchon d'un bocal pour se saisir d'une proie. Dans un article publié, en mai 2021, sur le site *The Conversation* et intitulé « [L'intelligence fascinante des poulpes](#) », la doctorante en neuroéthologie Lisa Poncet s'attache à mettre en avant les nombreux autres traits d'intelligence observés chez les pieuvres en aquarium. Les céphalopodes excellent dans l'apprentissage discriminatif (« *face à deux objets, ils apprennent à attaquer un objet en échange d'une récompense, en se basant sur ses caractéristiques, comme la teinte, la forme, la texture ou le goût* »), dans la discrimination conditionnelle (« *ils peuvent modifier leur choix en fonction du contexte* ») – et, plus troublant, les poulpes sont capables d'apprendre et de mémoriser des savoirs en observant leurs congénères...

A la lecture de cette dernière information, mon pouls s'est accéléré. Comme un condamné qui monte sur l'échafaud, est-il possible que les pieuvres voient leur vie défiler au moment où nous les achevons ? Je mange de la viande de bœuf, de porc et de volaille sans vraiment sourciller. Je ne tourne jamais de l'œil à la vue d'une daurade, d'une belle sole ou d'un plateau de coquillages. De façon générale, je me soucie du bien-être animal et de ses conditions d'élevage et d'abattage mais, pour la première fois, alors que je m'apprêtais à croquer les ventouses et la chair d'un poulpe, j'éprouvai des remords.

D'où me venait ce sentiment étrange de manger un semblable, qui relevait presque de la culpabilité cannibale ? Je décidai de poser la question à Olivier Assouly, auteur de *Qui est la viande ?*, un ouvrage à paraître fin août chez Pocket (192 pages, 8,75 euros). « *Lorsque l'on mange de la viande, on ne mange pas simplement un produit – une chose anonyme –, mais quelque chose qui renvoie à un vivant auquel, dans certains cas, l'on peut s'identifier*, m'explique le professeur de philosophie. *Avec le poulpe, la différence que l'on établissait jusque-là et qui nous donnait un droit sur cet animal – à savoir que nous sommes doués d'intelligence quand il ne l'est pas – s'annule d'une certaine manière. Cela rend plus problématique la possibilité même de le manger parce qu'au fond manger un être intelligent, c'est manger un peu d'homme.* »

En quittant la conversation téléphonique, je repense à cette scène terrifiante du film *Old Boy*, de Park Chan-wook (2004) dans lequel le héros torturé, [Oh Dae-su, s'évanouit après avoir tenté de dévorer un poulpe vivant](#). La caméra s'attarde sur le corps inanimé de l'homme qui gît sur le comptoir du restaurant, alors que les tentacules de l'animal, animés par un instinct de survie revancharde et triomphant, continuent de se tortiller au fond de l'assiette. Et là, soudainement, sur le port de Sète avec mon petit vin blanc, la part de tielle que je tiens entre les mains m'apparaît sous un jour bien différent.

Léo Bourdin